



Médiévales

Langues, Textes, Histoire

52 | printemps 2007

Le livre de science, du copiste à l'imprimeur

La tradition médicale d'Arnaud de Villeneuve, du manuscrit à l'imprimé

Traduit de l'espagnol par Nicolas Weill-Parot

Sebastià Giralt



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/2473>

DOI : 10.4000/medievales.2473

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 75-88

ISBN : 978-2-84292-202-3

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Sebastià Giralt, « La tradition médicale d'Arnaud de Villeneuve, du manuscrit à l'imprimé », *Médiévales*

[En ligne], 52 | printemps 2007, mis en ligne le 06 septembre 2009, consulté le 23 avril 2022. URL :

<http://journals.openedition.org/medievales/2473> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.2473>

Tous droits réservés

Sebastià GIRALT

LA TRADITION MÉDICALE D'ARNAUD DE VILLENEUVE, DU MANUSCRIT À L'IMPRIMÉ¹

Arnaud de Villeneuve (ca 1240-1311) est l'un des plus grands noms de la médecine latine médiévale ; ce médecin fut célèbre tant par les soins qu'il prodigua à plusieurs rois et papes, que par son enseignement à l'Université de Montpellier et son abondante œuvre qui s'inscrit dans le galénisme arabisé, à quoi s'ajoute sa lutte vigoureuse en faveur de la réforme de l'Église. Nombre de ses œuvres médicales bénéficièrent d'une diffusion manuscrite étendue et durable au cours des deux siècles qui suivirent sa mort, alors même que son souvenir était de plus en plus contaminé par sa réputation croissante de médecin hétérodoxe, prophète, magicien et alchimiste, et par l'attribution de nombreux apocryphes qui, ajoutés aux originaux, formèrent un corpus énorme et hétérogène. L'avènement de l'imprimerie ne diminua pas la circulation dudit corpus : les écrits qui en faisaient partie firent l'objet d'un grand nombre d'impressions entre le xv^e et le xviii^e siècle dans toute l'Europe, de Séville à Cracovie, de Londres à Salerne².

Cette remarquable survie, à la Renaissance, de l'œuvre du célèbre Catalan est due en grande partie à un obscur médecin génois appelé Tommaso Murchi, puisque ce fut lui qui eut l'idée de rassembler dans un épais volume imprimé à Lyon en 1504 toutes les œuvres médicales d'Arnaud qu'il put trouver et quelques œuvres alchimiques. L'ensemble comprenait 56 écrits attribués à Arnaud ; et, dans la troisième édition de 1509, ces derniers atteignirent le nombre de 61. De Murchi nous savons fort peu de choses : en fait notre

1. La présente étude s'inscrit dans un projet de recherche sur les éditions modernes d'Arnaud de Villeneuve, pour lequel l'Institut d'Estudis Catalans m'a accordé la bourse d'étude « Ramón d'Alòs-Moner » en 2003.

2. On peut trouver le répertoire des impressions modernes des œuvres médicales attribuées à Arnaud et l'étude de leur évolution tout au long de la Renaissance dans S. GIRALT, *Arnau de Vilanova en la impremta renaixentista*, Manresa, 2002. Voir aussi J. A. PANIAGUA, « La obra médica de Arnau de Vilanova. Introducción y fuentes », *Archivo iberoamericano de Historia de la Medicina*, 9, 1959, p. 351-401.

connaissance est presque entièrement limitée à ce qu'il raconte lui-même dans la lettre de dédicace, en tête du volume, adressée à son protecteur, le noble génois Gian Luigi Fieschi³. Dans cette lettre il explique qu'à cette date il se trouve à la cour du roi de France, Louis XII, où il est resté quatre ans comme précepteur de Gerolamo, le fils de Fieschi, ce noble étant alors le principal officier du pouvoir français sur Gênes. Il profita du temps libre laissé par ses obligations, tout comme des déplacements à travers tout le royaume de France dans la suite du roi, pour compiler quelques livres d'Arnaud de Villeneuve. Pensant à l'utilité qu'ils pourraient avoir pour l'humanité, il décida de les sauver de la ruine et de la poussière : il les corrigea, le mieux possible, des erreurs des copistes, avec l'aide d'un docteur ès arts et médecine, Michel de la Chapelle, lequel avait déjà publié au moins un texte médiéval, et il les imprima.

Ainsi commençait le large cinglage des *Opera* ou éditions générales d'Arnaud, presque tout au long du XVI^e siècle, période pendant laquelle furent réalisées pas moins de huit impressions, de 1504 à 1586. Dans ces dernières, le texte publié par Murchi fut reproduit avec des variantes très peu nombreuses jusqu'à la septième édition (Bâle, 1585), où l'éditeur scientifique, Theodor Zwinger, retoucha le texte pour le rendre plus intelligible et pour l'adapter au vocabulaire de l'humanisme médical. De toute manière, il a désormais été suffisamment démontré que ni dans celle-ci ni dans aucune des autres éditions générales les corrections introduites dans le texte de 1504 ne procèdent de la collation de nouveaux manuscrits, mais seulement de l'esprit des éditeurs postérieurs. Ainsi, le texte des *Opera* devint la vulgate ou la version canonique des œuvres d'Arnaud à l'époque moderne, pour ce qui a trait tant à la constitution du texte qu'aux écrits médicaux qui y sont inclus. Les éditions postérieures des œuvres particulières reproduisent habituellement, elles aussi, avec plus ou moins de fidélité, le texte des éditions générales, et il est très rare qu'elles innovent ou qu'elles soient corrigées à l'aide de manuscrits.

La préface et l'édition de Murchi posent une série de questions sur lesquelles va porter cet article. En premier lieu, Murchi opéra-t-il un tri dans les œuvres attribuées à Arnaud qui lui parvinrent ? Et si c'est le cas, quels critères suivit-il ? D'un autre côté, en tenant compte du fait que plusieurs des œuvres qu'il avait recueillies avaient été imprimées antérieurement, il convient de se demander si tous les textes des *Opera* procèdent de manuscrits ou s'il y en a qui dérivent d'éditions antérieures. De plus, comme nous l'avons vu, Murchi déclare avoir corrigé les manuscrits et, par conséquent, nous devons nous demander dans quelle mesure l'éditeur corrigea ou altéra le texte qu'il reçut de la tradition manuscrite. Enfin, en relation directe avec la question précédente, nous nous trouvons devant le problème de la valeur qu'a le texte

3. On peut lire la préface de Murchi dans les trois premières éditions générales d'Arnaud (Lyon, 1504 ; Venise, 1505 ; et Lyon, 1509) et dans S. GIRALT, *Arnaud de Vilanova...*, *op. cit.*, p. 136-141.

imprimé pour l'édition critique des œuvres d'Arnaud de Villeneuve, actuellement en cours.

Comme l'information qu'apporte Murchi dans sa dédicace n'est ni très abondante ni précise, et que pour l'heure on ne connaît pas non plus avec certitude les manuscrits qui auraient pu être à la base de son édition⁴, il faudra recourir à des procédés moins directs pour tenter de résoudre les problèmes posés.

Dans sa dédicace, Murchi se montre déjà conscient du fait que de nombreuses œuvres qui circulaient sous le nom d'Arnaud lui avaient été faussement attribuées, de même qu'il était conscient de n'avoir pas réussi à réunir absolument tous ses écrits. De là on peut se demander s'il procéda à un type de sélection selon l'authenticité ou d'autres critères. Il est évident que les critères éventuellement suivis par Murchi ne peuvent coïncider absolument avec ceux de la critique actuelle, étant donné qu'à peu près la moitié des écrits imprimés dans les *Opera* sont considérés aujourd'hui comme des apocryphes et qu'un certain nombre d'entre eux demeurent douteux⁵. Il est aussi évident que, faute de connaître les manuscrits utilisés par Murchi, on en est réduit à des conjectures. Pour commencer, si l'on s'en tient aux traités alchimiques – actuellement considérés dans leur ensemble comme apocryphes –, il ne semble pas qu'aient été recueillis tous ceux qui étaient à sa portée, puisque dans l'édition de 1504 ne furent inclus que cinq titres sur la cinquantaine qui circulèrent au total⁶. Antoine Calvet a suggéré récemment que le dénominateur commun était à la base la théorie transmutatoire du mercure seul, prenant pour modèle la nature sans ses œuvres souterraines, ainsi que la présence de dédicaces à de hauts personnages⁷. À mon avis, une autre raison

4. Cependant A. CALVET, « Étude d'un texte alchimique latin du XIV^e siècle : Le *Rosarius philosophorum* attribué au médecin Arnaud de Villeneuve (ob. 1311) », *Early science and medicine*, 11/2, 2006, p. 162-206, signale l'utilisation probable par Murchi d'un manuscrit d'origine lyonnaise (Ms. Bologne, Biblioteca Universitaria, 104, Lat. n° 138) pour son édition du *Rosarius philosophorum* et, peut-être, d'autres écrits alchimiques.

5. Sur la question arnaldienne, c'est-à-dire les problèmes d'authenticité qui touchent la majorité des écrits arnaldiens, voir J. A. PANIAGUA, *El Maestro Arnau de Vilanova, médico*, Valence, 1969 ; *Id.*, « En torno a la problemática del corpus científico arnaldiano », dans J. PERARNAU éd., *Actes de la I Trobada Internacional d'Estudis sobre Arnau de Vilanova*, Barcelone, 1995, II, p. 9-22 et L. GARCÍA BALLESTER, « Hacia el establecimiento de un canon de las obras médicas de Arnau de Vilanova », *ibid.*, II, p. 23-29.

6. Selon le répertoire élaboré par M. PEREIRA, « Arnaldo da Villanova e l'alchimia. Un'indagine preliminare », dans J. PERARNAU éd., *Actes de la I Trobada...*, *op. cit.*, II, p. 95-174.

7. A. CALVET, « Qu'est-ce que le corpus alchimique attribué à maître Arnaud de Villeneuve ? », dans J. PERARNAU et M. PEREIRA éd., *Actes de la II Trobada internacional d'estudis sobre Arnau de Vilanova*, Barcelone, 2005, p. 435-456. Sur la diffusion imprimée de l'alchimie pseudo-arnaldienne, on peut voir S. GIRALT, « Un alquimista medieval per als temps moderns : les edicions del corpus alquímic atribuït a Arnau de Vilanova en llur context (ca 1477-1754) », *ibid.*, p. 61-128 ; et A. CALVET, « Les *alchimica* d'Arnaud de Villeneuve à travers la tradition imprimée (XVI^e-XVII^e s.). Questions bibliographiques », dans D. KAHN et S. MATTON éd., *Alchimie, art, histoire et mythes. Actes du premier colloque international de la Société d'Étude de l'Histoire de l'Alchimie*, Paris, Collège de France, 14-16 mars 1991, Paris - Milan, 1995, p. 157-190.

à ce nombre réduit pourrait être une certaine prudence autour d'une matière polémique comme l'alchimie, qui n'avait pas encore accédé à l'imprimerie avec la même force que celle avec laquelle elle y serait accueillie un demi-siècle plus tard. Quant aux écrits sur la médecine, la collecte des textes fut beaucoup plus systématique. En nous en tenant aux œuvres médicales qui sont considérées aujourd'hui comme authentiques, il faut remarquer l'absence de seulement six œuvres écrites originellement, à ce qu'il semble, par Arnaud. Sans doute le motif fut le manque de manuscrits, étant donné que l'on a pu actuellement retrouver un exemplaire manuscrit – et encore sans que son authenticité ait été démontrée – de l'une d'entre elles seulement⁸. En revanche, pour ce qui a trait aux écrits apocryphes et douteux, si nous tenons compte de l'exhaustivité de la collecte médicale et du fait que, comme nous le verrons, Murchi se sert aussi d'impressions préalables, peut-être serait-il utile de tenter d'avancer une explication à l'absence de certaines œuvres attribuées au médecin catalan imprimées avant 1504 mais non incluses dans ses *Opera*. Dans certains cas, comme pour l'*Herbarius* imprimé à plusieurs reprises sous son nom et celui d'Avicenne, il a pu avoir des doutes sur son authenticité ; dans d'autres cas, les éditions pourraient avoir été hors de sa portée – comme cela a pu se produire avec le *De quercu*, imprimé dans le *Tractatus descriptionum morborum...*, [Memmingen], 1496 – ou bien il pouvait avoir déjà incorporé des écrits similaires, comme cela a pu se passer avec le *De flebotomia*, édité après le *Regimen sanitatis* de Maino de' Maineri (Paris, v. 1495), et le *De accidentibus senectutis et senis* (Paris, v. 1500)⁹.

D'un autre côté, Murchi a inclus une œuvre ni médicale ni alchimique : le pseudo-arnaldien *De somniorum interpretatione*, qui traite d'oniromancie. Au contraire, il n'a pas imprimé le *De reprobacione nigromantice fictionis*, un opuscule destiné à combattre la nigromancie, qui, dans sa partie finale seulement, a une orientation médicale. De mon point de vue, il semble peu probable que son absence ait été due à la difficulté de trouver un exemplaire, dans la mesure où aujourd'hui neuf manuscrits sont conservés, dont trois à la Bibliothèque nationale de France. Le motif serait peut-être à chercher plutôt dans le fait que son contenu aurait contredit l'image de magicien que l'on se faisait d'Arnaud à la Renaissance et la présence dans les *Opera* d'autres

8. L. GARCÍA BALLESTER *et al.*, « Tradición manuscrita y autoría : sobre la posible autenticidad del comentario de Arnau de Vilanova al *De morbo et accidenti de Galeno* », dans J. PERARNAU éd., *Actes de la I Trobada...*, II, *op. cit.*, p. 95-174.

9. Le même *De flebotomia* a été imprimé à plusieurs reprises dans des éditions enrichies de deux autres écrits attribués à Arnaud, le *De vinis* et le *De accidentibus senectutis et senis*, mais aucun de ces trois textes n'a été mis à profit par Murchi, bien que deux des impressions aient été antérieures aux *Opera*, à Paris et Lyon. L'édition lyonnaise a été publiée par l'imprimeur même des *Opera* de 1504, François Fradin (v. 1502). Sur le *De flebotomia*, voir L. DEMAÏTRE et P. GIL-SOTRES, *AVOMO*, IV, Barcelone, 1988, p. 105-117, et sur les traités pseudo-arnaldiens sur le prolongement de la vie, A. PARAVICINI BAGLIANI, « Il mito della *Prolongatio vitae* e la corte pontificia del duecento : il *De retardatione accidentium senectutis* », *Medicina e scienze della natura alla corte dei papi nel duecento*, Spolète, 1991, p. 281-326.

traités qui, au contraire, acceptent bel et bien la nigromancie, comme le *De sigillis* et les *Remedia contra maleficia*. L'exclusion du *De reprobacione*, ajoutée au fait que le *De physicis ligaturis*, opuscule classique de Costa ben Luca (x^e s.) sur les propriétés occultes, soit admis comme la seule des diverses traductions attribuées à Arnaud, ainsi que la présence d'œuvres de science occulte et de certaines œuvres alchimiques constituent un ensemble de facteurs qui me font penser que la sélection des œuvres réalisée par Murchi fut en partie influencée par le néoplatonisme. Cette influence pourrait être mise en relation, par exemple, avec l'intérêt que suscita Arnaud chez Marsile Ficin, lequel recourt à des écrits de la tradition arnaldienne dans certaines de ses œuvres, et chez un autre membre de son cercle, Pierleone de Spolète, qui copia certaines de ses œuvres médicales et théologiques¹⁰. En somme, Murchi a donné la priorité à l'œuvre prétendument originale d'Arnaud – puisqu'il a écarté presque toutes les traductions – et à la thématique médicale, mais avec une orientation marquée vers les arts occultes.

D'autre part, le même zèle d'éditeur scientifique apporté à l'œuvre médicale d'Arnaud de Villeneuve le poussa à ajouter quelques écrits d'autres auteurs au corpus arnaldien, comme le *Regimen sanitatis* de Maino de' Maineri et le *De coitu*, la version, par Constantin l'Africain, d'un opuscule d'Ibn al-Jazzar¹¹. En effet, pour l'un et l'autre de ces textes il doit s'agir d'une initiative de Murchi lui-même, si l'on se réfère à l'absence d'attribution à Arnaud dans les manuscrits et les imprimés antérieurs : c'est probablement à partir de l'observation de parallélismes qu'il les présente avec d'autres œuvres du corpus arnaldien. Mais ce ne furent absolument pas des cas isolés. Certainement, la majeure partie des apocryphes mis sous l'autorité d'Arnaud remontent aux deux siècles de la tradition manuscrite. Or la diffusion imprimée n'a absolument pas signifié la fin du processus de fausse attribution, mais, bien plus, avec l'imprimerie, le passage d'écrits anonymes ou d'autres auteurs sous le nom d'Arnaud, désormais conditionné par les nouveaux mécanismes éditoriaux, démultiplia son influence. D'un côté, on trouve des exemples où l'attribution à Arnaud serait imputable à une édition imprimée, comme cela a dû arriver avec le *De flebotomia* et les *Annotationes* de Mondino de' Luzzi. D'autres fois, on les doit à de simples erreurs d'impression dont les conséquences peuvent se révéler très durables ; c'est ce qui s'est passé avec l'*Herba-*

10. Sur cette question et la réception d'Arnaud à la Renaissance, voir S. GIRALT, *Arnau de Vilanova...*, op. cit., Id., *AVOMO*, VII.1, Barcelone, 2005, p. 175-194, et L. GARCÍA BALLESTER, E. SÁNCHEZ SALOR, *AVOMO*, XV, Barcelone, 1985, p. 142. Pour le contenu et la tradition textuelle du *De reprobacione* voir mon édition (*AVOMO*, VII.1, op. cit.), surtout p. 17-52 et 201-217.

11. J. A. PANIAGUA, « El *Regimen sanitatis ad regem Aragonum* y otros presuntos *regimina arnaldianos* », dans *El maravilloso regimiento y orden de vivir (una versión castellana del Regimen Sanitatis ad regem Aragonum)*, Saragosse, 1980, p. 41-61 ; E. MONTERO CARTELLE, *Constantini liber de coitu. El tratado de andrología de Constantino el Africano*, Saint-Jacques de Compostelle, 1983, p. 14 et 68 ; Id., « Sobre el autor árabe del *Liber de coitu* y el modo de trabajar de Constantino el Africano », *Medizinhistorisches Journal*, 23/2, 1988, p. 105-113.

rius déjà mentionné et avec le commentaire du *Regimen sanitatis Salernitanum*, qui est peut-être le texte qui allait conférer la plus grande gloire à Arnaud à travers ses innombrables impressions¹².

Le second objet du présent article consiste à vérifier si, ainsi que le laisse entendre sa préface, tous les textes rassemblés par Murchi procèdent directement de manuscrits, en tenant compte du fait que son édition de 1504 ne fut pas l'*editio princeps* de certaines des œuvres qui y sont comprises. Pendant les trois dernières décennies du xv^e siècle et les premières années du xvi^e siècle, on avait porté à l'imprimerie déjà plusieurs des écrits d'Arnaud qui devaient être publiés plus tard par Murchi. Après avoir comparé les textes des *Opera* et ceux des éditions antérieures, j'écarte comme source de Murchi les éditions du *De arte cognoscendi venena* (qui compte huit impressions à partir de 1473), du *Regimen sanitatis ad regem Aragonum*, imprimé huit fois après la décennie 1470, du *De somniorum interpretatione* (Toulouse, 1485), de l'*Antidotarium* (Valence, 1495), du *De vinis* (Paris et Leipzig, v. 1500)¹³ et des *Aphorismi de gradibus* et des *Medicationis parabola*e (Salamanque, 1501). En revanche, je n'ai encore pu trouver aucun exemplaire du *De humido radicali* imprimé à Strasbourg entre 1472 et 1474¹⁴.

Cependant, selon ce que j'ai pu détecter, il est très probable que trois des textes les plus longs parmi ceux qui ont été publiés par Murchi ont pour origine inavouée des textes déjà imprimés préalablement dans des éditions incunables. Et peut-être l'un des motifs de cette utilisation est-il justement leur longueur. Le cas le plus évident est celui du commentaire du *Regimen sanitatis Salernitanum*, dont le texte donné par Murchi tire son origine de l'une des éditions imprimées à Louvain à partir de 1480 : avant 1504, on en comptait déjà une trentaine à travers toute l'Europe occidentale. Une telle provenance ne saurait nous surprendre, étant donné que, selon l'hypothèse déjà mentionnée d'Ernest Wickersheimer, l'auteur du commentaire – Jean Inchy, professeur de médecine à l'Université de Louvain en 1476 – vécut en réalité déjà à l'ère de l'imprimerie, et que, par conséquent, il n'y eut pratiquement aucune circulation manuscrite. De la même manière, le *Breviarium practice*, également apocryphe, publié dans les *Opera*, est presque identique – avec quelques différences minimales – à celui qui circula dans cinq éditions italiennes entre 1483 et 1497. De même, le texte du *Speculum medicine* se montre très proche de celui de l'incunable imprimé à Leipzig en 1495 – avec de rares leçons divergentes parfaitement explicables par le procédé de copie ou de correction.

12. Voir respectivement F. J. ANDERSON, *An illustrated history of the herbals*, New York, 1977, p. 82-88, et E. WICKERSHEIMER, « Autour du Régime de Salerne », *Scalpel*, 50, 1952, p. 1-12.

13. Les différences textuelles du *De vinis* entre les premières éditions et les *Opera* avaient déjà été signalées par H. E. SIGERIST, *The Earliest Printed Book on Wine. By Arnald of Villanova*, New York, 1943, p. 10-11.

14. La seule référence à cette édition que j'ai trouvée est apportée par A. PALAU, *Manual del librero hispano-americano*, Barcelone/Oxford, 1976, vol. XXVII, p. 42.

Le troisième aspect que je me suis proposé d'aborder – le problème de l'intervention de l'éditeur scientifique dans le texte des *Opera* – doit être traité parallèlement à la question de la valeur qu'a ce texte pour les éditions critiques réalisées actuellement. Il est apparu clairement dans un article publié il y a vingt ans que le texte publié par les *Opera* n'est absolument pas fiable pour une connaissance profonde et solide de la doctrine médicale d'Arnaud¹⁵. Mais les auteurs de cet article donnent une liste d'erreurs textuelles détectées dans les *Opera*, qui, en réalité, appartiennent aux mêmes catégories qui se trouvent habituellement dans la tradition manuscrite et, par conséquent, elles ne constituent pas un motif suffisant – et l'on ne prétendait pas que cela l'était – pour rejeter entièrement l'aide que peuvent apporter les éditions de la Renaissance dans la reconstruction du texte.

Ainsi, il est indispensable d'élaborer des éditions critiques des écrits d'Arnaud pour épurer les apocryphes et mettre à la portée des historiens de la médecine des textes avec des garanties. Telle est la finalité des *Arnaldi de Villanova Opera Medica Omnia (AVOMO)*, qui publie, depuis 1975, les œuvres médicales d'Arnaud, même si ici d'autres éditions vont être aussi prises en considération. Comme c'est logique, les textes critiques sont élaborés fondamentalement à partir des manuscrits copiés tout au long des XIV^e et XV^e siècles et au début du XVI^e siècle qui ont été localisés dans toute l'Europe, et qui, par chance, atteignent un nombre très considérable, bien que la quantité de témoins soit très variable d'une œuvre à l'autre.

À l'heure d'aborder cette question, il convient selon moi de voir quel jugement expriment les éditeurs de chacune des œuvres du corpus arnaldien publiées jusqu'à maintenant et l'usage qu'ils font du texte de la Renaissance dans la constitution du texte. Commençons par le *De amore heroico*. Son éditeur, Michael McVaugh, estime que le texte imprimé en 1504 est un témoin d'une valeur à peu près comparable à celle de la branche plus tardive, et qu'il est de qualité inférieure à l'ensemble des quatre manuscrits employés pour son édition ; mais il accepte quelques-unes de ses leçons¹⁶. D'une manière similaire, pour le bref *Regimen Almarie*, conservé dans trois manuscrits du XV^e siècle et édité également par Michael McVaugh, les *Opera* apportent quelques variantes peu nombreuses qui sont retenues dans le texte et qui n'ont pas été transmises par les manuscrits¹⁷.

De même, les éditeurs du commentaire au *De malicia complexionis diverse* ont utilisé le texte de 1504 en dix-neuf occasions pour corriger des omissions et des erreurs des manuscrits, dont seuls deux ont été conservés, mais dont l'un a mérité d'être considéré comme le meilleur manuscrit arnaldien¹⁸.

15. L. GARCÍA BALLESTER *et alii*, « Las ediciones renacentistas de Arnau de Vilanova : su valor para la edición crítica de sus obras médicas », *Asclepio*, 27, 1985, p. 39-66.

16. M. McVAUGH, *AVOMO*, III, Barcelone, 1985, p. 41.

17. M. McVAUGH, *AVOMO*, X.2, Barcelone, 1998, p. 127-129 ; *Id.*, « Arnau de Vilanova's *Regimen Almarie (Regimen castra sequentium)* and medieval military medicine », *Viator*, 23, 1992, p. 201-213.

18. Édition de L. GARCÍA BALLESTER et E. SÁNCHEZ SALOR, *AVOMO*, XV, *op. cit.*, p. 142-143.

Dans certaines éditions critiques, il y a aussi des textes pour lesquels on n'a pu disposer que d'un seul manuscrit à comparer avec le témoignage des *Opera* ; et dans ce cas, ce dernier devient un appui de grande valeur. Ainsi, pour l'ensemble du commentaire des *Medicationis parabole*, on n'a qu'un manuscrit très tardif : Vaticanus Rossianus 672, copié par Francesc Argilagues¹⁹. Il convient de remarquer que la date de copie de cet écrit (1508) est, en somme, plus tardive que celle de sa première édition (1504). Comme l'on peut s'y attendre, dans l'édition critique, le texte imprimé sert à corriger fréquemment le manuscrit. Mais il faut souligner aussi que l'un des aphorismes est copié dans un manuscrit du xv^e siècle, dont les leçons coïncident avec celles de Murchi, ce qui donne une plus grande crédibilité à l'imprimé²⁰.

Le *De parte operativa* se trouve dans une situation semblable : il ne compte qu'un seul témoin manuscrit²¹. C'est également le cas du *Regimen quartane*, dont j'ai achevé l'édition critique²². Mon choix a consisté à donner au texte publié par Murchi une valeur proche de celle de l'unique manuscrit conservé, puisque l'un et l'autre de ces témoins sont tardifs et de piètre qualité.

À l'opposé, telle qu'elle apparaît dans les *Opera*, la *Reportatio super Vita brevis* est un écrit particulièrement corrompu. Selon Michael McVaugh, qui est en train d'en préparer l'édition critique, il manque une grande partie du texte original mais on trouve, en revanche, des interpolations plus ou moins longues étrangères à l'auteur²³. Cependant, de prime abord, il me semble difficile de rendre Murchi responsable de l'ensemble de ces altérations, dans la mesure où la tradition manuscrite elle-même présente déjà diverses réélaborations : on n'a conservé qu'un seul exemplaire complet, tandis que la vingtaine de témoignages restants ne sont que des extraits, des paraphrases ou des résumés partiels.

Comme on peut s'y attendre, le texte des *Opera* ne tient habituellement pas compte du fait que l'œuvre peut éventuellement s'appuyer sur une tradition manuscrite abondante et ancienne : dès lors, son utilisation est très peu profitable ou bien on l'écarte de la même façon qu'on laisse parfois de côté les manuscrits récents. Ainsi, en relation avec le *De dosi tyriacalium medicinarum*, M. McVaugh juge l'imprimé virtuellement sans valeur pour l'établissement du texte, lequel est transmis par sept manuscrits, même s'il relève ses variantes²⁴. Le même éditeur l'avait écarté dans les *Aphorismi de gradi-*

19. Voir l'article de J. ARRIZABALAGA dans ce même numéro, ainsi que J. ARRIZABALAGA *et alii*, « Del manuscrito al primitivo impreso : la labor editora de Francesc Argilagues (*fl. ca* 1470-1504) en el renacimiento médico italiano », *Asclepio*, 43, 1991, p. 3-49.

20. J. A. PANIAGUA, P. GIL-SOTRES, *AVOMO*, VI.2., Barcelone, 1993, p. 330-343.

21. Fernando Salmón travaille actuellement sur cette œuvre.

22. S. GIRALT, « El *Regimen quartane* atribuit a Arnau de Vilanova », *Faventia*, 27/1, 2005, p. 97-112.

23. M. McVAUGH, « Commenting on *Aphorisms* 1.1 : deontological training in the medieval medical schools », dans *Papers of the Articella Project Meeting*, 1995, Cambridge, 1998, p. 11-12.

24. M. McVAUGH, *AVOMO*, III, *op. cit.*, p. 75.

bus parce qu'il se révélait nettement inférieur à celui que fournissaient les sept manuscrits connus²⁵.

De son côté, Luke Demaitre a collationné le texte imprimé pour son édition du *De consideracionibus operis medicine*, mais il a fini par le rejeter en raison de son utilité nulle – laquelle est due à des corrections éditoriales et de l'utilisation d'une source probablement incomplète – dans la reconstruction d'un texte qui compte, d'autre part, 14 témoins manuscrits²⁶.

Les deux éditions critiques du *Regimen sanitatis* adressé au roi d'Aragon laissent toutes de côté les imprimés dans l'établissement du texte ; à cette fin on écarte aussi la majorité des quelque 80 copies manuscrites connues. Anna Trias affirme que l'édition de 1504 s'écarte de tous les manuscrits dans les mêmes passages et les mêmes variantes, d'où l'on déduit qu'elle fut corrigée par rapport à la tradition manuscrite. En outre, elle soutient que le texte transmis par les incunables est plus proche de ce que livrent les manuscrits que celui des *Opera*²⁷. Malgré cela, en comparaison avec celles qui sont données par les incunables, certaines des leçons que donnent les éditions générales coïncident avec celles que l'on trouve dans de nombreux manuscrits. Par conséquent, il est clair que la source du texte de Murchi est un manuscrit, même s'il y a eu une correction plus ou moins approfondie. Pour ma part, je ne suis pas convaincu de la supériorité du texte des incunables par rapport à celui des *Opera* : je n'ai pas procédé à une analyse complète, mais j'ai pu établir que dans certains passages le texte de Murchi se montre plus proche de celui qui est restitué par l'édition critique que les incunables, bien que la partie initiale soit nettement différente. On pourrait penser que l'éditeur scientifique commença à corriger le texte à fond, mais cessa très rapidement d'être constant dans cette tâche.

Au sujet des apocryphes *De coitu* et *De sterilitate*, Enrique Montero signale que l'intervention de l'éditeur scientifique a altéré de manière importante l'un et l'autre textes afin de les rendre plus intelligibles : il a simplifié les liaisons syntaxiques, les expressions inhabituelles, les ingrédients des recettes²⁸. Pour cette raison et parce que les nombreux manuscrits connus sont auto-suffisants, l'un et l'autre ont peu influencé le texte qu'offre l'édition critique.

Jusqu'à nos jours l'approche la plus soignée de la tradition imprimée moderne de l'œuvre d'Arnaud reste celle de Juan A. Paniagua, qui a étudié les diverses éditions des *Medicationis parabole* comme complément à une

25. M. McVAUGH, *AVOMO*, II, Barcelone, 1975, p. 139.

26. L. E. DEMAITRE, P. GIL-SOTRES, *AVOMO*, IV, *op. cit.*, p. 123-129.

27. A. TRIAS, *Arnaldi de Villanova Regimen sanitatis ad regem Aragonum. Un Tractat de Dietètica de l'any 1305*, Barcelone, 1994, p. 10-36 et 469-470. L'autre édition est celle publiée par L. GARCÍA BALLESTER et M. McVAUGH, *AVOMO*, X.1, Barcelona, 1996.

28. E. MONTERO CARTELLE, *Constantini liber de coitu, op. cit.*, p. 48-70 ; Id., *Tractatus de sterilitate. Anónimo de Montpellier*, Valladolid, 1993, p. 52.

analyse de la tradition textuelle et à l'édition de cette œuvre²⁹. Il existe trois éditions indépendantes des *Medicationis parabole* réalisées de façon presque simultanée au début du xvi^e siècle. La plus proche de la tradition manuscrite paraît être l'*editio princeps*, préparée par le bachelier Fernando de Mármol à la demande du professeur Núñez de la Yerba (Salamanca, 1501), et qui pourrait être fondée sur un manuscrit copié en 1402. Sans doute est-ce le faible tirage qui explique que l'on observe une circulation limitée ; et c'est aussi vraisemblablement la raison pour laquelle elle n'a pas été utilisée par Murchi. En second lieu, viendrait celle du docteur Álvarez Chanca (Séville, 1514). D'après la lettre de dédicace qui accompagne le texte qu'il commente, on peut déduire que cette édition aurait été préparée avant la publication des deux autres et qu'elle aurait été finalement imprimée avec un délai inexplicable. Le docteur Chanca est assez fidèle au texte arnaldien bien que par moments il introduise des corrections de son cru. Finalement l'édition de Murchi est celle qui offre le texte le plus éloigné de la tradition manuscrite, sans s'en distancer trop. Cependant, c'est elle qui allait jouir d'un grand succès éditorial, dans la mesure où, outre qu'elle fut reproduite dans les impressions successives des *Opera*, elle servit de base aux autres éditions particulières imprimées tout au long du xvi^e siècle. Malgré tout cela, Paniagua reprend dans l'apparat de son édition les variantes du texte de Murchi, de préférence à tous les imprimés de la Renaissance, et il justifie ce choix par la diffusion incomparablement plus grande qu'il a eue. En revanche, pour les œuvres aphoristiques d'Arnaud, on ne regarde pas d'un œil favorable le texte des *Opera* à cause de sa distance plus grande par rapport au texte reconstitué.

Ainsi, nous avons vu que le texte des *Opera* a été utilisé comme témoin dans plusieurs des éditions arnaldiennes. Assez logiquement il a d'autant plus de valeur que le nombre de manuscrits conservés de l'œuvre en question est moindre. Mais on l'a souvent estimé d'une valeur au moins équivalente à celle des manuscrits tardifs. Il faut tenir compte du fait que, si de nombreuses œuvres d'Arnaud conservent une longue tradition manuscrite qui reflète sans doute une large diffusion médiévale, de très nombreuses autres n'ont pas connu la même fortune, comme le montre le fait qu'ait survécu un petit nombre de copies et, qui plus est, tardives.

Selon les mots mêmes de Murchi – puisqu'il parle de « certains livres » –, les manuscrits qu'il maniait n'auraient pas été très nombreux mais, en revanche, suffisamment représentatifs, étant donné qu'ils contenaient la plus grande partie du corpus médical et presque toutes les œuvres authentiques conservées aujourd'hui. Ils devaient dater en majorité du xv^e siècle, parce que les variantes relevées dans les éditions générales coïncident habituellement avec les manuscrits tardifs. Ainsi, un groupe de cinq opuscules introduits dans la troisième édition de 1509 est clairement à mettre en relation

29. J. PANIAGUA, « Las ediciones renacentistas de *Medicationis parabolae* », A. ALBARRACÍN et alii éd., *Medicina e Historia*, Madrid, 1980, p. 27-43 ; Id., *AVOMO*, VI.1, Barcelone, 1990, p. 11-20, et J. A. PANIAGUA, P. GIL-SOTRES, *op. cit.*, p. 262-268.

avec un manuscrit du xv^e siècle conservé à Londres, étant donné qu'il contient exactement le même ensemble – un seul écrit authentique et quatre autres apocryphes – et que le texte se différencie à peine de celui qui est imprimé. Mais évidemment, qu'il se soit agi du même éditeur scientifique ou non, rien ne démontre que ce dernier ait procédé d'une manière aussi respectueuse en 1504. D'un autre côté, il faut tenir compte du fait que, dans la transmission manuscrite, ces traités avaient déjà été abrégés et même manipulés pour faire disparaître les traces de leur auteur réel³⁰.

Bien sûr, dans l'élaboration d'une édition critique, il est non seulement licite mais convenable de signaler dans l'apparat critique les variantes textuelles apportées par les éditions générales de la Renaissance. La raison la plus évidente est qu'une édition ne prétend pas uniquement restituer le texte le plus proche possible de l'original, mais doit de surcroît décrire l'histoire du texte ; et les textes imprimés à la Renaissance – et plus particulièrement ceux des *Opera* – furent indubitablement ceux qui jouirent de la diffusion la plus grande. Cependant, on peut comprendre aussi que les éditeurs actuels soient obligés de rejeter l'imprimé, ou même les témoins manuscrits d'une qualité encore moindre, pour ne pas rendre l'apparat critique trop dense.

Or, une autre question plus difficile à résoudre est celle de la valeur que l'on peut accorder à l'imprimé pour la constitution du texte. Il est clair qu'il n'apparaît pas comme une source particulièrement fiable. Mais peut-il être considéré comme un témoin de plus au même niveau que certains manuscrits et, par conséquent, peut-on penser qu'il est susceptible d'apporter des leçons valables pour le texte ? La pratique et les jugements des éditeurs de l'*AVOMO* font penser qu'il n'y a pas de réponse universelle. Il faut avoir à l'esprit que, dans la tradition manuscrite elle-même, la valeur des manuscrits est déjà très variée, puisque, comme nous l'avons vu, selon les œuvres on observe une grande disparité qualitative et numérique, et que certains manuscrits ont subi de sérieuses altérations de la part des copistes. Quant aux *Opera*, l'intervention de l'éditeur scientifique ou de ses collaborateurs fut inégale et peu systématique : on la perçoit davantage dans certaines œuvres que dans d'autres, ce que l'on peut attribuer au fait que le travail éditorial a été peu constant et souvent empreint d'inertie ; on peut aussi l'expliquer par l'importance variable que l'on accordait à certains manuscrits plutôt qu'à d'autres. Par conséquent, pour chaque cas, l'éditeur doit valoriser la plus ou moins grande utilité du texte de la Renaissance en fonction des différentes variables : la fidélité dont fait preuve le texte imprimé lui-même, et, bien entendu, le nombre et la qualité des manuscrits conservés. Cependant, il est indéniable qu'une prudence toute particulière s'impose au moment d'accepter des leçons des imprimés, en tenant compte de la correction éditoriale. Et ce que montrent les éditions critiques élaborées jusqu'à présent, c'est que les corrections de l'éditeur scientifique sont dépourvues de toute valeur quand

30. S. GIRALT, « El autor del *Contra calculum* y de otros tres tratados médicos : ¿ Arnaud de Vilanova o Galvano da Levanto ? », *Sudhoffs Archiv*, 87/1, 2003, p. 32-68.

elles ne sont pas fondées sur d'autres manuscrits, mais seulement sur son propre jugement.

Pour finir, j'aimerais signaler brièvement que, bien que cela ait eu indubitablement des conséquences révolutionnaires, le passage de l'ère du manuscrit à celle de l'imprimerie n'a pas signifié une rupture totale et immédiate, et fut au contraire une évolution qui prit son temps. En effet, on observe une période de transition dans laquelle l'imprimé se détache lentement du format hérité du manuscrit. Ainsi, à travers les éditions arnaldiennes, nous voyons comment, tout au long du xvi^e siècle, l'austérité qui caractérisait les incunables céda progressivement la place à des livres enrichis de couvertures toujours plus élaborées, d'index toujours plus complets, et où les abréviations et les caractères gothiques furent délaissés.

Aussi est-il intéressant de noter que le passage de la tradition manuscrite à l'imprimerie n'a pas été absolument unidirectionnel, et que, dans certains cas, il a aussi emprunté le chemin inverse ; on voit ainsi l'imprimé influencer les exemplaires manuscrits au moins lors de la période de transition d'un support à l'autre. En effet, l'un des manuscrits connus du *De sterilitate* dérive de l'édition générale de 1527³¹. D'un autre côté, dans les exemplaires apocryphes *Contra calculum* et *Contra catarrum*, transmis par un manuscrit copié au xv^e siècle, on trouve une note marginale postérieure qui, à partir du témoin imprimé, complète le titre et le destinataire du premier traité et l'attribution du second³².

Enfin, il est possible de détecter une continuité dans l'intérêt pour certaines œuvres d'Arnaud entre le Moyen Âge et la Renaissance. En effet, aussi bien dans la tradition manuscrite que dans la tradition imprimée, les œuvres les plus prisées et qui ont bénéficié d'une plus grande diffusion, quoique avec de grandes différences, furent le *Regimen sanitatis* et les *Medicacionis parabole* – si on laisse de côté le cas spécial du commentaire au *Regimen salernitanum* –, ce qui prouve l'intérêt que continua de susciter la médecine pratique et hygiénique d'Arnaud à l'époque moderne. Le moment de plus grande splendeur éditoriale du corpus médical attribué à Arnaud se situe entre 1480 et 1520, c'est-à-dire dans la période des débuts de l'imprimerie, où prédomina l'impression de textes qui avaient déjà circulé durant le Moyen Âge. Cependant, les imprimés et le public allaient connaître une évolution : dans les dernières décennies du xv^e siècle et les premières du xvi^e, Arnaud attira les médecins conservateurs des facultés de médecine, qui continuaient à revendiquer le galénisme arabo-latin qu'avait pratiqué notre médecin et qui avait dominé la médecine universitaire médiévale, mais aussi les auteurs néoplatoniciens, séduits par les aspects empiriques et ésotériques du corpus arnaldien. Par la suite, les éditions arnaldiennes déclinèrent avec

31. E. MONTERO CARTELLE, *Tractatus de sterilitate...*, *op. cit.*, p. 56, où l'on considère comme probable qu'il s'agisse d'une copie à des fins privées.

32. Ms. Londres, British Library, Harley 3665, f^o 33r^o et 44r^o.

le triomphe de l'hellénisme médical, quand elles commencèrent à être reléguées aux mains des vulgarisateurs et des profanes qui s'intéressaient à la conservation de la santé. Toutefois elles ne tardèrent pas à revivre dès le milieu du *xvi*^e siècle grâce à l'intérêt renouvelé que suscita surtout le corpus alchimique attribué à Arnaud dans les nouveaux courants paracelsistes et iatrochimiques, et qui poussa à l'impression de manuscrits alchimiques jusqu'alors inédits. Ainsi, ce qui assura la survie du nom d'Arnaud dans l'imprimerie tout au long de l'époque moderne, ce fut la grande variété d'usages que lui conférait l'hétérogénéité même du corpus qui lui était attribué³³.

(Traduit de l'espagnol par Nicolas WEILL-PAROT)

Sebastià GIRALT, Barcelone, sgiralt@gmail.com

La tradition médicale d'Arnaud de Villeneuve du manuscrit à l'imprimé

Les éditions générales d'Arnaud de Villeneuve publiées au *xvi*^e siècle donnent l'occasion d'une réflexion autour de ses relations avec la tradition manuscrite. Apparemment, le travail de son éditeur scientifique, Tommaso Murchi, visa à compiler, essentiellement à partir de quelques manuscrits, toute l'œuvre ayant trait à la médecine qu'il pensait être écrite par Arnaud, mais avec un biais vers les arts occultes qui le conduisit à inclure quelques rares écrits alchimiques. De toute façon, les textes rassemblés ne proviennent pas tous de manuscrits, et au moins trois parmi les plus longs proviennent d'incunables. D'autre part, l'intervention éditoriale dans les textes se révèle inégale et peu systématique, ce qui rend nécessaire une évaluation particulière de leur utilité lorsque l'on entreprend l'édition critique de chacune des œuvres arnaldiennes. En définitive, les éditions arnaldiennes permettent de voir que le passage du manuscrit à l'imprimé n'a pas signifié une rupture immédiate, mais plutôt une évolution qui a affecté le travail autour du texte et les intérêts intellectuels qui lui étaient liés.

Manuscrit – débuts de l'imprimerie – Arnaud de Villeneuve – critique textuelle – écrits médicaux

The Medical Tradition of Arnau de Vilanova from Manuscript to Printed Book

The general editions of Arnau de Vilanova published in the 16th century give us the opportunity to reflect about their relationship with the manuscript tradition. Apparently the work of their editor, Tommaso Murchi, was oriented to compiling, basically from some codices, the whole work of medical subject that he presumed to be written by Arnau, but with a bias towards the occult arts that led him to include a few alchemical writings. Anyway not all the texts collected in the general editions come from manuscripts but at least

33. S. GIRALT, *Arnau de Vilanova...*, *op. cit.*, et ID., « Un alquimista medieval... », *loc. cit.*

three of the longest stem from incunabula. On the other hand the editorial intervention in the texts was unequal and little systematic. Therefore a particular appraisal about their utility is needed as the critical edition of each Arnaldian work is undertaken. At last in the Arnaldian editions it is possible to see that the passage from the manuscript to the print did not mean an immediate breach but rather an evolution that affected the work about the text and the intellectual interests related to it.

Manuscript – early press – Arnau de Vilanova – textual criticism – medical writings